

# JACQUES SABATIER

(Promotion 1907-1908)

NOTICE PAR M. RAYMOND POINCARÉ

---

J'ai eu, voici bientôt treize ans, une rapide vision du bonheur parfait. C'était au mois de mars 1911; Jacques Sabatier, qui était alors un de mes collaborateurs, épousait M<sup>lle</sup> Elisabeth Rey; S. Ém. le cardinal Amette donnait sa bénédiction aux jeunes mariés; une foule d'amis s'empressaient à leur apporter leurs compliments et leurs vœux; l'avenir souriait au couple charmant, et dans les yeux de Jacques Sabatier, qui m'avait affectueusement demandé d'être son témoin, je voyais luire le reflet d'une âme sereine qui mettait ses meilleures espérances dans les joies de l'intimité domestique.

Neuf mois plus tard, un deuil cruel assombrissait cette félicité : Jacques Sabatier perdait sa mère et c'était, dans sa vie, une entaille profonde qui séparait brusquement le présent du passé, et cette blessure saignante ne devait plus se refermer. Moins de quatre ans passent encore. Jacques Sabatier a dépouillé sa toge et revêtu l'uniforme de lieutenant. Le 16 avril 1915, il se trouve en première ligne, non loin d'Arras, aux tranchées d'Hennescamp. Il songe à ceux qu'il a dû quitter, à son père, à sa jeune femme, à ses deux enfants. Il songe surtout à la France martyrisée, à la France envahie qu'il faut défendre et libérer. Un obus éclate, Jacques Sabatier est enseveli par l'explosion dans les plis de la terre bouleversée. Lorsque ses camarades parviennent à retirer son corps inanimé, ils

s'aperçoivent qu'il a le crâne fracturé. Transporté dans une ambulance voisine, il expire le surlendemain sans avoir repris connaissance. A ce foyer qu'il aimait si ardemment, il ne reste plus qu'une veuve et deux orphelins. De tant de qualités brillantes que j'avais vu naître et fleurir, de tant de promesses de vie heureuse, de tant de certitude de succès, il ne demeure que la tristesse d'un souvenir.

Mais ce souvenir est un exemple et combien cette existence si brève et si remplie ne vaut-elle pas, devant l'éternité, les maturités oisives et les vieillesses moroses ! Dans les quelques années qu'il a passées parmi nous, Jacques Sabatier a connu les plaisirs de la pensée, l'ivresse de l'action, les vertus du travail et la beauté du sacrifice, la douceur des affections familiales et la fierté de l'obéissance volontaire aux commandements de sa patrie.

Son rang, son éducation, son milieu, le prédisposaient, d'ailleurs, à trouver dans l'accomplissement réfléchi de tous les devoirs civiques et sociaux, non seulement la satisfaction de la conscience, mais la paix de l'esprit. Né au cœur de Paris, le 5 janvier 1883, il avait hérité de ses ancêtres paternels, qui s'étaient transmis, à Saint-Pons, une étude de notaire et un fécond mélange d'ardeur méridionale et d'intelligence positive. Cette race alerte et laborieuse s'était épanouie en son père, Maurice Sabatier, jurisconsulte éminent, orateur vigoureux, écrivain d'un rare mérite, qui avait donné à Jacques, dès l'enfance, les mâles leçons d'une expérience consommée et d'une inflexible probité.

De son côté, M<sup>me</sup> Maurice Sabatier descendait d'une lignée d'ingénieurs, les Polonceau, qui avaient contribué à créer la Compagnie d'Orléans, à construire le Pont des Saint-Pères, à tracer la route du Simplon, et, de tout cela, panonceaux, codes et répertoires, plans et devis, il était sorti, aux rayons du soleil du Midi et par la grâce complémentaire de l'Ile-de-France, un de ces composés humains à la fois élégants et robustes comme la bourgeoisie fran-

gaise en a fourni, à travers les siècles, de si fréquents exemplaires.

C'était dans la maison maternelle, sous les yeux et sous la direction de son père, que Jacques Sabatier avait commencé ses études : il les avait ensuite achevées au Collège Stanislas; mais ses parents étaient restés tous deux ses véritables professeurs, ses conseillers et ses modèles. Ils se gardaient bien d'ailleurs de lui demander une gravité continue et ils lui permettaient de faire bonne mesure aux divertissements et au repos. Les mois de vacances se passaient en Seine-et-Oise, à Viry, dans une propriété qui appartenait à M<sup>me</sup> Polonceau et qu'avait jadis possédée la duchesse de Raguse, agréable séjour qui inspirait à Jacques Sabatier toutes sortes de fantaisies littéraires et théâtrales. Il composait des poèmes, limait des sonnets, montait des revues, donnait libre carrière à sa verve comique, et je dois à la vérité de dire qu'elle n'épargnait personne, pas même le respectable grand-oncle, le frère de M<sup>me</sup> Polonceau, le vénéré sénateur Bérenger.

En 1901, désirant s'acquitter le plus tôt possible de son service militaire, Jacques Sabatier s'engage au 76<sup>e</sup> régiment d'infanterie. Le voici dans une caserne de Rouen. Il y est un peu dépaysé et il ne lui plaît guère d'être soldat en temps de paix; du métier il ne sent que la servitude, il n'en devine pas encore la grandeur; l'obéissance passive pèse à son esprit d'indépendance, les manœuvres d'automne lui semblent fastidieuses et il avoue à sa famille qu'il supporte avec peine « l'ennui d'une guerre sans ennemi ». Hélas! treize ans plus tard, il connaîtra l'autre guerre, la vraie, la sanglante, celle où les fusils sont chargés à balle, celle où les canons ne vomissent plus seulement de la fumée; et il aura en face de lui, cette fois, un ennemi, et de tous les ennemis possibles, ce sera le plus cynique, le plus atroce, le plus barbare; et, peut-être, aux heures tragiques, Jacques Sabatier regrettera-t-il, par instant, de n'avoir plus le temps de s'ennuyer.

Il quitte la caserne pour suivre les cours de droit. En juillet 1905, il est licencié et aussitôt il prête serment et se fait admettre au stage. Puis, il subit avec succès les épreuves de la licence ès lettres, car dès le plus jeune âge il a appris de son père que, sans une forte culture classique, on peut à la rigueur exercer une profession, mais, être un homme, non pas. Il concourt à la Conférence. Vous n'imaginez pas, je pense, le fils de Maurice Sabatier ne recherchant pas la consécration du secrétariat. Il concourt, il a la joyeuse émotion d'être applaudi par ses rivaux et en 1907, sous le Bâtonnat de M<sup>e</sup> Raoul Rousset, il est nommé troisième Secrétaire.

C'est alors qu'il vint discrètement frapper à la porte d'un cabinet où, par un rare privilège, il m'a été donné de voir passer tant de magnifiques représentants des générations nouvelles, et je fus immédiatement séduit par ses admirables dons de méthode, de clarté, d'ordre intellectuel.

L'étude des dossiers, les fréquentations du Palais, le premier exercice de la plaidoirie l'éloignèrent un peu de la Faculté et il mit quelque temps à préparer sa thèse de doctorat. La pratique l'arrachait déjà à la théorie. Il ne termine son travail qu'en 1914, à la veille du jour où il allait quitter la barre pour jamais.

La France est attaquée; la mobilisation est ordonnée; Jacques Sabatier est appelé sous les drapeaux. Il renvoie chez les avoués ou chez les confrères les dossiers qui sont entre ses mains; il boucle sa cantine, fait ses adieux aux siens et de Viry part pour Châlons-sur-Marne. Comme tous les Français, il est confiant et résolu et, comme la plupart d'entre eux, il est, d'abord, convaincu qu'en l'espace de quelques semaines la victoire viendra couronner ses efforts. « L'espoir, écrit-il le 3 août, grandit et s'affirme. Jamais on n'est parti plus crânement et plus gaiement. »

Mais un regret le consume, il est retenu à Châlons comme officier d'approvisionnement jusqu'au mois de septembre : « Quelle humiliation ! » dit-il, et son remords s'accroît lors-

qu'au moment où l'armée allemande s'avance à marches forcées vers les plaines de Champagne, les troupes de réserve cantonnées sur la Marne sont envoyées à Saint-Brieuc : « Notre fuite n'a rien de glorieux, écrit-il en septembre; dans le calme d'un pays éloigné de la guerre, on pense avec angoisse à ceux qui sont exposés, qui souffrent, qui se battent, qui tombent. On se reproche d'être un inutile. Mais mon tour viendra. »

A la fin de septembre, ses vœux sont exaucés; il va partir pour le front : « Ne me plaignez pas; je me ronge ici; le canon tonne; nos frères, nos amis se battent; le sort du pays se décide, la fièvre vous gagne; le devoir à remplir vous soutient. » Il arrive à Roye et il y reçoit le baptême du feu. Ce n'est plus la guerre sans ennemi; ce n'est plus l'ennui des manœuvres d'autrefois; mais ce n'est pas non plus la guerre des premiers jours de septembre, la guerre de l'Ourcq et de la Marne avec les larges mouvements stratégiques, avec ses savantes opérations tactiques, avec le vaste déploiement des armées et le tumulte des grandes batailles; c'est la monotonie des tranchées. avec les piétinements, les longues factions de nuit, l'immobilité attentive, les lourds silences coupés par la rage des bombardements, les sommeils ankylosés dans l'exiguïté des abris.

Et Jacques Sabatier pense à ses deux fils. « Ils n'auront pas connu l'épreuve, écrit-il encore, et ils en récolteront les fruits. Ce sont des années heureuses et prospères que nous leur préparons. » Généreuses illusions des hommes de courage et de foi! Ils s'imaginent toujours accomplir une œuvre qui les déborde, et élever de leur vivant un monument indestructible. Mais, après eux, leurs descendants ont fatalement à continuer leur tâche inachevée et c'est au prix de ces efforts successifs, tous incomplets et tous nécessaires, que, dans un perpétuel devenir, se préparent lentement la paix du monde et le bonheur de l'humanité. Les années prospères! Il ne suffit point, pour les assurer,

d'une victoire chèrement achetée; il faut qu'à l'exemple des pères les enfants paient leur tribut de travail et de souffrance. Rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire et, comme il y aura toujours à faire quelque chose, personne n'écrira jamais le mot fin à la dernière page du livre de l'histoire.

Jacques Sabatier dort maintenant près du coin de terre française qu'il a défendu, dans un de ces modestes cimetières de village où il semble que la mort soit un repos dans le calme des champs. Lorsque ses camarades l'ont étendu sur son lit funèbre, ils ont retrouvé dans la poche de sa vareuse un portefeuille taché de sang. A l'intérieur, quelques lignes pieuses, écrites au crayon, attestaient la résignation du chrétien et la confiance du patriote.

Par un testament daté du 29 septembre 1914, Jacques Sabatier, au moment même où il partait pour le front, avait légué 10.000 francs à l'Ordre des avocats. Une de ses dernières pensées avait été pour la profession qu'il avait choisie, à laquelle il semblait prédestiné et qu'il avait trop peu de temps exercée. Un prix Jacques Sabatier est désormais décerné tous les ans à l'un des jeunes secrétaires de la Conférence et, certes, tous ceux qui l'ont reçu ou le recevront ne sauraient mieux faire, s'ils restent au Barreau, que de se modeler sur Jacques Sabatier. Mais ils n'oublieront pas non plus la belle citation qu'a signée le général de Castelnau :

*Sabatier (René-Jacques), lieutenant à la 18<sup>e</sup> compagnie du 355<sup>e</sup> régiment d'infanterie : Officier d'une valeur et d'une modestie rares, possédant de belles qualités morales et militaires, blessé une première fois à Beuvraignes, n'a pas voulu être évacué et a conservé le commandement de sa compagnie. N'a cessé d'être pour ses hommes un bel exemple d'énergie. A été mortellement blessé à son poste de commandement.*

Poste de commandement ou poste d'obéissance, est-il pour un homme quel qu'il soit une plus noble ambition

que de vivre, servir et mourir au poste qui lui est assigné ?

Jacques Sabatier a réalisé ce rêve. Puissent, d'année en année, les lauréats du prix qui porte son nom le réaliser à leur tour.

---